

## Chapitre 2

### SANS MOTS

Pas un mot ne fut échangé :  
l'hôte, l'invité  
et le chrysanthème blanc  
Ryôta

Alan Watts, dans *La Voie du Zen*, appela le haïku « le poème sans mots ». D'autres allèrent encore plus loin et le qualifièrent de « non-poème », voire d' « anti-poème ». Effectivement, si l'on compare le haïku à la majorité des poésies occidentales, on ne peut échapper à la conclusion que le haïjin semble éviter les mots plutôt qu'il ne les montre. Un haïku n'est jamais une formulation complète. De même qu'un artiste japonais pose quelques légers coups de pinceau dans un coin du tableau et laisse tout le reste vide, le maître de haïku dépose quelques mots simples et laisse tout le reste au silence. Il est plus suggéré que dit, il est plus caché que révélé. Un haïku n'est rien de plus qu'une allusion, une simple suggestion de poème. Bashô lui-même disait que les meilleurs haïkaï montrent moins de la moitié de leur sujet.

Cette brièveté absolue, ce style inachevé constitué de « mots absents » faisant que le haïku ressemble souvent plus à un télégramme qu'à un poème, donnent lieu à une autre caractéristique : l'impact soudain. Alors que pour Wordsworth la poésie était « de l'émotion dont on se souvient dans la tranquillité », pour Bashô c'était comme « l'abattage d'un grand arbre, comme le bond d'un ennemi, comme trancher une pastèque ». Il n'y a pas de temps pour l'artifice ou l'ornement, pour la sélection soigneuse de phrases choisies et pour toutes les parures littéraires. Il est vrai que quelques haïkus montrent l'art exigeant de boîtes à bijoux laquées, mais les meilleurs sont ceux qui semblent totalement sans invention, sans effort et sans art, telle la nature elle-même :

Sieste de midi :  
mes pieds contre le mur,  
comme c'est frais!

Bashô

La neige tombe,  
et un panneau « à louer »  
qui n'y était pas hier!

Issa

Ici l'inspiration fut soudaine et l'effet sur le lecteur est aussi soudain. C'est ce que Kenneth Yasuda appelle un « événement simultané ». On a pu le comparer à une claque sur la joue, un coup de tonnerre ou la chute d'un caillou dans une mare très calme. Des haïjins occidentaux l'ont aussi remarqué : l'Anglais Bill Wyatt, par exemple, a comparé l'effet d'un haïku à « un coup sur la tête qui vous laisse étourdi pour un moment ».

Ainsi, alors que la poésie occidentale est principalement séquentielle et linéaire, montrant une progression de pensée et de sentiment plus ou moins logique, le haïku, lui, est soudain et instantané. Il est si court qu'on peut le dire sur un seul souffle, il est si petit sur la page que l'œil peut l'absorber en une seule fois.

Cette qualité de compression du langage, cette brièveté télégraphique du haïku se perdent malheureusement dans beaucoup de traductions anciennes du haïku. Voici, par exemple, comment Peter Beilenson a traduit le haïku le plus célèbre de Bashô (Peter Pauper Press : *Japanese Haiku*) :

Sombre vieille mare endormie...  
Rapide inattendue  
Une grenouille  
Fait plop! Éclaboussures!

Si l'on compare ceci à la traduction littérale qui apparaît en première page de ce livre, nous notons que Beilenson a ajouté des mots tels que « sombre », « endormie », « rapide », et « inattendue » : quatre mots qui n'apparaissent absolument pas dans le poème de Bashô! On ne peut pas non plus prétendre que ces mots soient justifiés par des raisons grammaticales, puisque tous les quatre sont des adjectifs. De fait, les haïjins japonais utilisent rarement des adjectifs. Un adjectif qualifie un nom, c'est-à-dire limite le sens du nom. « Une vieille mare sombre et endormie » est une image bien plus limitée qu'« une vieille mare ». C'est pour cela que dans le haïku tout adjectif rajouté a tendance à limiter le sens global du poème. Comme le dit Yasuda : « Nous ne voulons aucun adjectif pour brouiller l'impression. Nous ne cherchons ni comparaison ni métaphore pour que la scène reste claire. » Un haïku est « la poésie du nom » (Yasuda).

Une traduction comme celle de Beilenson ci-dessus, dans laquelle le traducteur a rempli de mots les espaces que le poète a délibérément laissés ouverts devient donc un poème à l'occidentale. Ce n'est plus un vrai haïku, dans la mesure où les qualités essentielles du haïku, c'est-à-dire son « absence de mots » et l'ouverture de sa signification, ne survivent pas à la traduction.

Mais pourquoi cette insistance à rester autant « sans mots » que possible? Pourquoi en faire autant pour tout dire avec le minimum de mots, pourquoi toute cette mutilation de la grammaire dans le but de s'épargner quelques mots?

La raison en est que le haïku, comme le zen, « n'est pas nécessairement anti-mots, mais se rend bien compte du fait que ceux-ci sont toujours susceptibles de s'éloigner de la réalité pour devenir des concepts. Et ce concept est ce à quoi zen et haïku s'opposent... Le zen insiste pour agir sur la chose elle-même et non sur une abstraction vide. » (D.T. Suzuki)

« Agir sur la chose elle-même et non sur une abstraction vide » est aussi l'essence du haïku. Une langue est un cimetière de mots morts qui ont perdu depuis longtemps leur relation avec le réel, mais que l'on continue à employer comme s'ils étaient de chair et de sang! Cela est particulièrement vrai en Occident : « Au commencement était le Verbe & » ainsi commence la fatale

confusion de l'occidental entre mots et réalités. Le prêtre sauve avec des mots, le psychiatre soigne à l'aide de mots, on scelle les contrats par des mots, et l'impression générale qui prévaut est que tous les maux du monde pourraient être rapidement éradiqués si l'on pouvait rassembler tout le monde pour en parler. Au XIX<sup>e</sup> siècle déjà, Nietzsche nous prévenait que les mots peuvent être illusoirs, qu'ils donnent l'impression que nous avons découvert quelque chose quand nous n'avons fait que la nommer, que l'existence d'un mot garantit l'existence de ce qu'il représente : « À travers mots et concepts, nous avons continuellement tendance à penser que les choses sont plus simples qu'elles ne le sont en fait, qu'elles sont séparées les unes des autres, qu'elles sont indivisibles, et qu'elles existent chacune pour et par elle-même. »

Le but, par conséquent, de cette technique de raréfier les mots et de « pointer directement » que l'on trouve aussi bien dans le zen que dans le haïku, est d'éviter cette confusion entre les mots et les réalités, et cette illusion, par conséquence, de la séparation des choses. Comme le Bouddha, qui donna le premier exemple de « poésie muette » quand, un jour, il étonna ses disciples en leur présentant une fleur sans dire un mot, le haïjin présente au lecteur quelque chose dont aucun mot n'est superflu, sans commentaire, sans explication, sans placer aucun obstacle entre le lecteur et la chose même. En ce sens « un haïku n'est pas de la littérature dans la mesure où il se dispense des mots autant que possible. » (R.H. Blyth)

Bien sûr, ce style d'écriture, dans lequel le poète « se débarrasse le plus possible des mots », présente d'énormes difficultés pour le poète occidental qui s'essaie au haïku. Voici trois exemples de haïkus occidentaux dans lesquels les haïjins ont maîtrisé l'art de savoir où s'arrêter :

Lys :  
 hors de l'eau  
 hors de lui-même.                      Nicholas A. Virgilio

Émergeant chaudes et roses  
 de leur peau –  
 les betteraves!                      Anita Virgil

Ici, en utilisant moins de dix mots chacun, deux poètes américains ont capturé la qualité « sans-mots » du haïku. Rien ne se place entre le lecteur et la chose; aucune relation causale n'est ni exposée ni sous-entendue; le poème grandit et émerge tel le lys, telles les betteraves – spontanément, sans effort, et sans aucun artifice.

Écoutant...  
 Après quelques instants  
 je reprends ma hache.                      Rod Willmot

Dans ce poème d'un haïjin canadien, nous sommes conviés à une expérience plus personnelle; cependant, en évitant tout commentaire, toute mention d'un sentiment subjectif, le poème reste « ouvert », le poète permet au lecteur de prendre sa place et de réagir directement à l'expérience. Est-ce le craquement d'une brindille ou le son de la foudre lointaine, le battement de son propre cœur, ou ce « quelque chose » de mystérieux qui lui fait soudain cesser ses activités monotones et tendre l'oreille?

En résumé, on dit qu'un haïku – comparé à un autre poème – est « sans mots » dans la mesure où le poète se restreint à nommer simplement quelques objets ou sensations, et permet au lecteur d'y réagir directement. En évitant des commentaires subjectifs et des mots inutiles il laisse le poème « ouvert » à l'intuition du lecteur. « La brièveté et la concision de la forme, ainsi que l'implication la plus entière, sont l'essence de l'art du haïku. » (Kametaro Yagi)

